Variations sur le marxisme*

Auteur : Célestin Bouglé

13 avril 1938

* Publié initialement dans : Bouglé, C. (1938). « Variations sur le marxisme ». *Marianne*, n° 286 (13 avril).

La philosophie du marxisme, en notre temps, d'étudiant, était très simple, pour ne pas dire simpliste. Elle se caractérisait par des négations farouches. Négation de tout ce qui ressemble au spiritualisme, de tout ce qui sent l'idéalisme, refus d'accorder si peu que ce soit de valeur ou d'efficace aux doctrines, aux croyances, aux sentiments.

Invoquait-on les Droits de l'homme ou la justice immanente ? Paul Lafargue, le petit gendre de Karl Marx, se dressait pour balayer ces « grues métaphysiques ». Et il rabrouait vertement Jaurès, le conciliateur, pour avoir voulu envelopper, dans les plis de sa toge d'orateur, l'idéalisme à côté du matérialisme, pour avoir osé invoquer Plutarque ou Michelet en même temps que Karl Marx. Celui-ci n'avait-il pas déclaré péremptoirement : « Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, c'est la vie qui détermine la conscience » ? Que de grandes choses on peut faire sortir de cet œuf !

Nécessité de chercher dans les modes de production qui entretiennent la vie la raison profonde, non seulement des manières de gouverner ou de légiférer, mais des manières de penser : ce n'est pas seulement le droit et la religion, c'est la littérature et la philosophie qui doivent être désormais expliquées, comme des produits matériels, par les progrès de la technique industrielle et les conflits d'intérêts des classes.

Tenez-vous bien ; si les physiciens mathématiciens du siècle se sont élevés à la notion d'une loi naturelle de valeur absolue, c'est à cause des progrès accomplis sous leurs yeux par l'absolutisme royal. Quant à l'hypothèse de l'unité des forces cosmiques, ce serait un produit de salon, un produit de ces salons du XVIIe siècle où les oisifs de la bourgeoisie cherchaient à s'éblouir par des rapprochements ingénieux.

De tels exemples suffisent. Ils sont comme des écriteaux avertisseurs. Ils signalent un grave danger : celui que l'on court lorsque l'on veut, par une seule des forces concourantes du milieu social, par les seules forces productrices de la vie économique, rendre compte des plus hautes créations de l'esprit, religion, science, art. La disproportion entre l'unique cause invoquée et la valeur, la complexité, la variété des effets, éclate à tous les yeux. Et l'interprétateur, s'obstinant dans son simplisme, prend des airs de Sisyphe maladroit.

D'où chez les philosophes du marxisme, un mouvement de recul devant l'abime, un pas en arrière. Ils relisent leur auteur et s'aperçoive qu'on a, en effet, abusivement simplifié ses thèses. Marx non plus n'avait pas voulu cela. A-t-il jamais prétendu au fond exclure toute espèce d'idéalisme de la philosophie de l'histoire ? Lui aussi s'assigne une fin, il fait effort pour substituer le royaume de la liberté à celui de la nécessité et reste comme dit M. Saragat, un « humaniste ». En tout cas, il eût été d'accord avec Engels pour affirmer que le facteur économique n'agit qu' « en dernière instance ».

Au bout du compte, nous nous trouvons en face d'un marxisme, ne disons pas édulcoré, mais enrichi et assoupli, prêt à tolérer, à accueillir, à rechercher des nuances d'explications qui eussent fait frémir d'horreur, en notre temps d'étudiant, un Paul Lafargue.

Le plus curieux, c'est qu'à cet enrichissement, à cet assouplissement intellectuel, la Russie elle-même, la Russie des Soviets collabore.

Telle est du moins l'impression qui ressort du livre très informé, très nuancé, que M. G. Friedmann intitule *De la Sainte Russie à I'U. R. S. S.*

Il nous rapporte un trait qu'on prête là-bas à Staline. Interrogeant un jour son fils sur l'histoire d'Angleterre, l'entendit parler de « capital marchand » et de « troisième période de lutte entre noblesse terrienne et bourgeoisie urbaine ». Mais l'enfant ignorait jusqu'au nom de Cromwell. Qu'on donne donc aux enfants russes une histoire plus concrète, plus vivante, où l'on voie des hommes vivre et agir. Et trêve aux abus de ce capital marchand qui était comme la tarte à la crème des premiers livres de Pokrovosky.

Trêve aussi à tant d'efforts dépensés pour refouler et enfermer les grands écrivains dans une classe, pour les déclarér incapables de rien voir au-delà, au-dessus des intéréts économiques de leurs groupes, dont ils ne seraient que des porte-parole automates.

A lire nos nouveaux manuels de littérature, déclare Ermilof dans la *Pravda* on pourrait croire que les « classiques russes ne furent que des maniaques uniquement soucieux du bien-être matériel de leur groupe social ». Il est temps de reconnaitre qu'ils ont pu plus, d'une fois, par la vigueur de leur pensée personnelle, s'évader de ce cercle infernal pour atteindre à des valeurs humaines. Il est temps de proclamer que l'ouvrier syndiqué de I'U. R. S. S. a le droit, lui aussi, de chercher son aliment intellectuel et moral chez plus d'un auteur du temps de la Sainte Russie.

Bravo. Et merci pour le courant d'air « humaniste ». En France aussi – et M. G. Friedmann le sait mieux que personne – il pourrait utilement balayer quelques survivances de « sociologie vulgaire ».